

ÉRIK PAGNOT

TRAJET  
HOMICIDE  
TRAVAIL

*Ce qui ne tue pas ne rend pas  
nécessairement plus fort*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525927

Dépôt légal : février 2026





## Avant-propos

Traversé par des tensions intérieures ultimes, aux couleurs sombres et funestes, impropres à la vie en quelque sorte, il me sembla nécessaire et urgent de prendre ce risque d'écriture. Je parle de risque, en ce sens qu'aujourd'hui, il me semble périlleux, voire dangereux, de livrer quelques pensées, d'émettre quelques avis, de soutenir ou défendre quelques causes, en dehors des chemins de plus en plus balisés par la bien-pensance ou de ceux s'écartant de la pensée majoritaire. La problématique de la pensée ou de la réflexion publique actuelle m'apparaît symptomatique d'une expression dominante, aussi caricaturale que simplificatrice. Les mouvements majoritaires s'expriment sentencieusement dans des élans dialectiques radicaux, univoques et sans nuance. Il faut buzzer en politique, en famille ou en entreprise ! Une frange du peuple, faussement libérée quant à elle, se déchaînera sur les réseaux sociaux pour déverser une pensée anonyme, nourrie par la haine, l'exaltation et le rejet du pluralisme et des altérités. Les avocates Mireille Damiano ou Khadija Aoudia, pour ne citer qu'elles, sont les réceptacles et les tristes victimes d'une fanatisation idéologique aussi oisive qu'inquiétante. Il est aisé de blâmer les réseaux sociaux ou encore cette partie excessive de la population, en revanche plus complexe d'aller chercher quelques responsabilités publiques ou communicationnelles aux différents sommets institutionnels, sièges autorisés des banalisations langagières qui produisent, comme tous les médicaments faussement miracles, des effets secondaires populistes et inéluctables, par ailleurs hypocritement déplorés par les mêmes lanceurs de feu.

Écrire un livre de plus sur les régimes alimentaires ou sur le réchauffement climatique, voire écrire une thèse sur l'impact

de Patrick Sébastien concernant l'alcoolisation dans les fêtes de famille, aurait été sans doute plus confortable que d'investiguer d'autres itinéraires intérieurs, que je savais par essence méandreux et torturés, de surcroît critiquables parce que subjectifs et éloignés des dogmes. Tant pis, on ne meurt qu'une fois, encore que...

Malgré tout, je décidai de mettre à profit le temps qui s'ouvrait à moi, à cause ou grâce à un problème de santé, pour écrire librement, espérant secrètement que ça intéresserait quelques-uns. Si cet exercice de libre-pensée répondait à une urgence que je qualifierais d'existentielle, elle présentait aussi le risque professionnel d'un dévoilement ; défait alors de mon masque social. L'envie ou le besoin s'imposèrent, d'une mise à jour personnelle, exempte de filtres et d'esprit de servitude, non pour percuter ou émouvoir, mais avec la double ambition de l'honnêteté intellectuelle et celle de m'autoriser le droit de raconter, de dire, d'exister enfin en tant qu'individu. Une façon de dire modestement, mais impudiquement, malheureusement à certains responsables politiques que des salariés peuvent être malades sans pour autant abuser d'un système bien trop protecteur et laxiste. Ce temps oisif et maladif, délesté des contraintes professionnelles, me permettait de davantage écouter, regarder, observer, réfléchir et ne rien faire ou de faire le rien, comme disent certains Corses. Faire le rien n'est pas rien faire...

Il m'offrait aussi quelques opportunités de trop rares indignations, tellement mon cerveau devait être ravagé par l'habitude, l'usure et le cynisme. Je me rendais compte que pour s'indigner, commenter ou analyser, il faut du temps, peut-être même de l'argent aussi, si ce n'est pas son métier.

Indignez-vous ! disait Stéphane Hessel, mais comment encore le faire dans une société convenue, lisse et communautarisée dans laquelle l'exégèse intellectuelle faussement fédératrice ne serait plus qu'une transcendance aussi désuète qu'artificielle ? Celle des valeurs de la République sacralisées et sublimées, mais tout autant piétinées car réduites au concept fameux et fumeux du récit/roman national, cher aux élites ! Dans ce roman se lit l'imaginaire d'une cohésion

sociale négationniste des déstructurations sociétales, des conditions de classes et des enlacements ; qu'ils soient confessionnels, communautaires ou d'appartenances. Je m'étonne, par ailleurs, que, lorsqu'on parle de communautarisme, il est à connotation religieuse identifiée et circonscrite ou encore allusive à des appartenances de genres. Ces identités décrites, aussi fragmentaires qu'inquiétantes, n'en occulteraient-elles pas d'autres, comme celles de la protection et de la conservation de certains privilèges et d'un modèle structurel inamovible et seul possible ? La conscientisation d'appartenance identitaire à une classe sociale dominante, sans tolérance à l'idée d'une lutte de classes devenue antique et non avenue, me semble bien établie pour certains pour défense d'un modèle méritocrate qui échapperait à toute autre altérité ; qu'elle soit patrimoniale, géographique, originelle...

Je redécouvrais malgré tout qu'il était encore possible de s'indigner, même stérilement, seul devant ses écrans, par la magie d'un temps suspendu, comme presque volé, par paradoxale culpabilité.

On nous propose, on nous diffuse, on nous vend aussi, de l'information aux thématiques convergentes sur l'éco-responsabilité, le lien social, le reconditionnement, la seconde main, la décarbonation, le vélo pour tous comme une conquête et un nouvel art de vivre, l'empreinte carbone la plus sobre possible. On nous assène dans le même temps les Jeux olympiques, le tour de France et les grands événements sportifs ; ces manifestations n'ayant bien sûr qu'un impact climatique subtilement maîtrisé, à en croire les officiels et les relais journalistiques accessibles.

Mon esprit déplacé a perçu à ces occasions aussi la gloire et l'orgueil des nations, le patriotisme, la réussite politico-sportive et les congratulations généreuses dans un entre-soi convenu, politiquement correct et distingué, somptueux et lisse. Les citoyens de base doivent suivre le mot d'ordre de la déconsommation, de la sobriété. De mémoire, la chasse au gaspi était un vieux slogan politique des années soixante-dix, autant dire qu'on assiste à une vraie révolution culturelle et politique ! Je lisais récemment que Mark Zuckerberg faisait

réparer son yacht de trois cents millions de dollars au chantier naval de La Ciotat. Un bateau dont la navigation en un an représente en termes d'émission carbone l'équivalent de deux mille voitures.

Je crains que, sous prétexte d'une société moins consumériste, comme s'il y avait une égalité de chaque citoyen sur ce point, on modélise et on sacralise une résignation sociale de masse, hier comme aujourd'hui : je vis très bien sans voiture, je suis jeune, beau, urbain, j'aime les arbres et les oiseaux en ville et je fais du vélo pour aller travailler, faire les courses... Je suis un exemple à suivre. Les ultra-riches peuvent s'amuser, ça compense.

À quoi bon revendiquer des salaires décents, un pouvoir d'achat au moins maintenu (précisant que je préfère le terme de pouvoir vivre à pouvoir d'achat), si finalement je peux me passer d'à peu près tout ?

Que faire de mon indignation ? En écrire un livre de plus, inspiré par mes irritations ou révoltes personnelles ? Non ; finalement, j'ai trouvé plus courageux – en tout cas moins lâche – d'écrire de manière plus autobiographique, pour sans doute non pas guérir, mais me soigner aussi d'un monde qui ne me correspondait plus et qui m'invitait au repli forcé et à une fuite plus ou moins contrainte.



## Les trois Vierges, l'enfance

Mon imaginaire, depuis plus d'une année, se recentrait bizarrement sur des calendriers. Des dates, des échéances défilaient, certaines récentes, d'autres plus anciennes. Matériellement absents, ils n'en étaient pas moins là, tant mon traumatisme me permettait de les visualiser, de percevoir leur épaisseur, les couleurs, les textures, l'odeur de vieux papiers.

Ce recentrement par effet flash-back me faisait ainsi voyager quelques années en arrière, en 2011, le 24 mars précisément. De manière incontrôlée, déductive par réflexe, non par réflexion, ce point fixe me dévastait et me tançait. Son mécanisme involontaire et immaîtrisable, reviviscents, douloureux, obsessionnel, me giflait d'une main ensanglantée.

Cette phase particulière et actuelle de ma vie me hantait. Ce mémorial personnel dévoilait ce vieux calendrier des postes, mon souvenir visuel figeait l'image d'une fillette blonde vêtue d'une robe rouge à pois blancs. Elle avait adossé sa bicyclette bleue ou verte, durant une journée d'été, à un arbre feuillu, au tronc robuste enraciné dans un pré vert, quelque part dans une campagne bien française. Un pommier sans doute sorti de l'imagination disciplinée d'un illustrateur postalement reconnu, une histoire très française ! Je supposais que c'était en Normandie ou en Auvergne, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs, mais qu'importe ! Le temps des vacances scolaires, d'étés sédentaires ennuyeux, vagabonds et nostalgiques... Ce temps de l'enfance me rappelait des lieux, des odeurs, des gens, des parents, une auto à pédales, un premier vélo, des sentiments déjà contrariés...

Ce souvenir de calendrier était aussi nostalgique et sensible. Il pavanait alors dans la cuisine familiale, lorsque j'étais enfant. Le calendrier postal était apposé de travers, tel un

étendard ou un trophée de perdants, sur la porte du réfrigérateur à l'origine blanc, mais que le temps avait terni et décoloré. Par manque d'argent sans doute, mon père avait eu la brillante idée de le repeindre au pinceau, profitant de fonds de pots de peinture blanche a priori, mais qui offrait un rendu hideux, aux sillons irréguliers jaune ou beige mat, d'aspect sale. Ce calendrier et son support terni invitaient à un dégoût, une soif d'évasion. Dès que possible, je sortais au plus vite, pour rejoindre mes copains à vélo eux aussi, au cœur du quartier. Je savais que je fuyais tellement d'autres choses que cette porte de réfrigérateur ! Mes copains et moi avions comme point de ralliement une pseudo-place sur laquelle trônaient des statues de ciment, plus ou moins grises et perforées avec le temps. Les silhouettes en ciment représentaient trois vierges. À cet âge, je n'y voyais aucune signification ni aucun symbole. On se rendait « Aux Vierges », disait-on ! Dommage qu'elles ne fussent qu'en ciment et restaient de marbre.

Après recherche, il s'agissait de trois statues : Jeanne d'Arc, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus patronne secondaire de la France, et la Vierge Marie en reconnaissance pour la préservation du quartier.